

EN FINIR AVEC LES LIVRES MOCHES

ANÉANTIR MICHEL

par Thomas SAVARY

© Licence Creative Commons CC BY-SA 4.0. Attribution – partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-SA 4.0).

En mémoire de Jean MÉRON (1948-2022)

INTRODUCTION

LA TYPOGRAPHIE, en France, se porte mal, du fait du laisser-aller d'éditeurs qui pour la plupart ne respectent pas même leurs propres ouvrages et n'ont plus la culture du métier. Plus encore que de lire de mauvais livres, je suis las de voir de bons textes desservis par les jean-foutre de la PAO¹ qui sévissent dans ce pays. Il serait pourtant facile de redresser la barre, car les outils nécessaires existent, sans qu'aujourd'hui la qualité soit pour autant synonyme de coût exorbitant. Mais ces éditeurs n'ont d'égards ni pour les auteurs ni pour les lecteurs : que ces derniers achètent, qu'ils consomment ! eux ne lèveront pas le petit doigt en l'absence de réaction face aux tombereaux de laideur que chaque semaine ils déversent en librairie...

1. Publication assistée par ordinateur.

À travers cette série de billets, je nourris l'espoir de participer à l'éducation de votre œil afin de vous rendre plus exigeants. Pour peu que vous poursuiviez votre lecture, vous ne verrez bientôt plus autour de vous que livres mal ficelés, bâclés, indignes. Ce que je souhaiterais, c'est qu'enfin se lève une armée de contempteurs de cette médiocrité typographique qui caractérise l'édition littéraire française. Plus nous serons nombreux, et plus les choses pourront enfin s'améliorer.

Heureusement, je ne suis déjà plus seul dans ce combat. Quelques mois avant la sortie de son roman *Anéantir*, Michel Houellebecq déplorait en conférence de presse le peu de soin accordé en France à la conception du livre en tant qu'objet, déclarant notamment : « Cela fait plus de vingt ans que je me dis que les livres français ne sont pas à la hauteur. » Et comment ! Avec *Anéantir*, Dieu merci, enfin on allait voir ce qu'on allait voir : « À la fois auteur, directeur artistique, chef de fabrication, l'écrivain fétichiste du livre a contrôlé le moindre détail d'édition de son nouveau roman, pour en faire un objet de désir. Sa propre "Pléiade" ? En quelque sorte », pouvait-on lire dans le magazine *Livres Hebdo*, l'unique hebdomadaire à parution mensuelle destiné aux professionnels du livre². On y apprenait qu'en effet Houellebecq s'était associé au directeur artistique de Flammarion François Durkheim pour concevoir la maquette de son roman : format, choix des polices et des papiers, couverture, reliure, tranche-file, signet... Mazette !

2. Isabel Contreras, « Michel Houellebecq, la fabrique d'un "beau-roman" », *Livres Hebdo*, décembre 2021.

3. J'emprunte à Olivier Bessard-Banquy l'expression de « livre moche » (« Le livre moche à la française », dans *l'Esthétique du livre*, sous la direction d'Alain Milon et Marc Perelman, Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2010). En ligne: <https://books.openedition.org/pupo/1879>.

4. Je pense ici aux romans dits de littérature générale ou aux essais en première édition. Toutefois, chez Flammarion en particulier, tout n'est pas à mettre dans le même sac; s'ils sont loin d'être parfaits, ses livres de poche destinés à la jeunesse, par exemple, témoignent d'un soin nettement supérieur à la moyenne de la concurrence, qui les rend bien plus agréables à lire que les Folio Junior de Gallimard, notamment.

5. En la confiant parfois à des indépendants tels que moi, mais le plus souvent à des PME comme IGS-CP, Nord Compo, PCA ou le bien mal nommé Pixellence (à qui l'on doit *Anéantir*).

Quelques semaines plus tard, il ne me fallut pourtant pas plus de quelques secondes pour déchanter en découvrant l'ouvrage... Le « beau-roman » annoncé n'était qu'un « livre moche »³ de plus au catalogue de Flammarion. Et pourtant non. En un sens, *Anéantir* est bien plus que cela, *Anéantir* est un cas d'école, un cas d'école dans la mesure où le soin apporté à la conception de la maquette et au choix des matériaux souligne par contraste une totale incurie en matière de composition typographique, qui en fait un objet repoussant plutôt que de désir. Si vraiment « l'écrivain fétichiste du livre a contrôlé le moindre détail d'édition de son nouveau roman », de deux choses l'une : ou il ne jouit pas d'une bien grande sensibilité esthétique s'agissant de typographie, ou son avis chez Flammarion pèse beaucoup moins qu'on le dit... Dans le premier cas, surtout si sa signature figure sur le bon à tirer, Michel Houellebecq n'est probablement qu'un « fétichiste » en cartons et papiers. Mais trêve de persiflages !

L'extrême négligence dont témoigne la composition de ce roman est symptomatique d'à peu près tout ce qui ne va pas dans l'édition littéraire française contemporaine en matière de mise en pages. Certes, des éditeurs littéraires en vue, Flammarion est sans doute, avec Minuit, celui qui publie les livres les plus bâclés⁴, mais, que ce soit au Seuil ou à La Table ronde, chez Albin Michel, Calmann-Lévy, Denoël, Gallimard ou Grasset, là encore, la situation n'est rien moins que brillante. Actes Sud ? Cela dépend. À la différence des éditeurs précités, qui sous-traitent tout ou partie de la mise en pages⁵, Actes Sud assure celle-ci en interne : en Arles, il y a au moins une personne qui semble connaître son métier, mais que d'horreurs dans la collection « Babel », par exemple ! Il est heureusement de rares éditeurs qui tirent leur épingle du jeu, que je présenterai par la suite.

Qui croirait en tout cas que la France fut jadis un des hauts lieux de la typographie ? Que s'est-il donc passé pour que nous en arrivions là ? Oh ! j'accepte volontiers d'être taxé de décliniste aigri et réactionnaire. Au moins n'aurai-je nul mal à appuyer mon propos par d'innombrables exemples, qui, telles les feuilles mortes, se ramassent à la pelle, ou même à la pelleuse avec *Anéantir*.

Pour appréhender cette débâcle esthétique, il faut d'abord avoir à l'esprit le rôle de la typographie, mais aussi en connaître les rudiments, ce qui suppose de se familiariser avec quelques aspects et termes techniques. Pour ne pas assommer les lecteurs, j'essaierai dans un premier temps de me cantonner au strict nécessaire, en espérant que ceux parmi vous qui maîtrisent déjà tout ou partie du vocabulaire de la typographie me pardonneront certaines approximations et le recours à des périphrases ou même à un vocabulaire profane plutôt qu'aux termes précis du métier. Ici, je ne traiterai par ailleurs que du cas le plus simple, celui de la mise en pages de récits ou d'essais — il va de soi que la poésie ou même le théâtre, sans parler des manuels, des ouvrages techniques ou encore des dictionnaires, répondent à des exigences supplémentaires, voire différentes.

La typographie est l'art de donner forme au texte à mettre en pages, de le composer en une suite de pages, donc, constituées chacune d'une succession de lignes formant le rectangle d'empage-ment, chaque ligne consistant elle-même en l'assemblage de caractères (autrefois appelés « types »)⁶. On distingue aujourd'hui deux niveaux : la macrotypographie (*grosso modo*, l'ensemble des paramètres qui vont donner au livre sa forme générale : la maquette⁷) et la microtypographie (à l'échelle de la ligne, des mots et des caractères). Le rôle de la typographie est de servir le texte, ce qui suppose généralement d'en rendre la lecture aussi agréable et fluide que possible. En typographie, constitue dès lors un défaut tout accident ou tout aspect de mise en forme susceptibles de nuire à la lecture.

On s'en doute, la maquette est primordiale : ce sont notamment le format (hauteur et largeur), les marges autour du texte, la police d'écriture utilisée, la taille de celle-ci, la distance entre deux lignes consécutives, ou encore la présentation des titres, les éléments additionnels comme en-têtes et pieds de page... Une maquette se doit évidemment d'être plaisante, d'attirer un minimum l'attention et de séduire l'œil, pour inviter à entrer dans le texte. Il s'agit toutefois pour le typographe de ne pas en faire trop en tirant la couverture à soi, mais au contraire de s'effacer derrière le texte qu'il sert. À quoi reconnaît-on dès lors une mise en pages réussie ? Au fait qu'en un sens il n'y a rien à en dire, ou du moins bien peu de choses, car une bonne mise en pages se définit en creux, par l'absence de défauts — ou plutôt par leur grande rareté, la perfection n'étant pas de ce monde, même s'il faut y tendre lorsqu'on a à cœur son métier. À l'inverse, les mises en pages ratées sont celles qui appellent le plus de commentaires, à travers le relevé de leurs multiples imperfections...

Si j'ai voulu si tôt introduire les notions de macro et de microtypographie, c'est qu'il faut comprendre qu'un livre peut être tout à fait raté en dépit d'une maquette correcte, voire réussie, pour peu que la composition des lignes se révèle désastreuse — nous verrons que c'est précisément le cas d'*Anéantir*. À vrai dire, les maquettes franchement faillies demeurent assez rares dans l'édition réputée sérieuse, encore que de moins en moins. C'est plutôt au niveau de la composition des lignes — de la microtypographie, donc — que la quasi-totalité des livres publiés en France choquent par leur débraillé, ou plutôt le devraient. Je crois que si nous sommes encore si peu nombreux à nous élever contre une telle négligence, ce n'est pas tant du fait de n'avoir pas l'œil du typographe que parce que, accoutumé à la laideur, notre œil a été désensibilisé.

Alors qu'elle est capable du meilleur, l'informatique y est hélas pour beaucoup. La Toile de jadis était horrible. En dépit des grands progrès accomplis grâce au langage de mise en forme CSS⁸, la Toile d'aujourd'hui n'est pas encore devenue un haut lieu de la typographie, car les programmeurs de navigateurs peinent à suivre, préférant concentrer leurs efforts, ô surprise, sur les animations et le multimédia... Quant aux liseuses, censément conçues pour le confort du lecteur de livres numériques, non seulement elles sont incapables de faire mieux, mais certaines peuvent se montrer

6. Ainsi, contrairement à ce que d'aucuns imaginent, la typographie n'est pas l'art de concevoir des polices d'écriture, mais plutôt celui de les utiliser. Le mot est encore moins synonyme de *police*, comme hélas semblent le croire de plus en plus d'internautes au lexique pollué par les écrits ou vidéogrammes de certains ignares qui voudraient — mon Dieu ! — vous aider à « choisir une bonne typo ». Une « typo », ce n'est pas non plus une coquille ou une erreur quelconque, sinon pour les innombrables aficionados du franglais, jamais à court d'anglicismes inutiles... J'estime quant à moi le jargon du métier suffisamment riche en termes polysémiques (mais aussi en doublons) pour que l'on continue à charger ainsi la barque sans raison. Un puriste pourra critiquer ma définition de la typographie en objectant que ce terme devrait être réservé à l'utilisation des caractères mobiles en plomb, et qu'impression offset, photocomposition et plus récemment PAO et impression numérique ont en pratique mis fin à la typographie proprement dite. Ce à quoi je répondrai que le sens des termes techniques évolue souvent avec la technologie et la pratique : caractère de plomb ou glyphe vectoriel, voilà qui ne change pas l'essentiel.

7. Autrefois, le terme *maquette* désignait à proprement parler un objet, le prototype du futur livre imprimé, une sorte d'ébauche, de premier jet, quand désormais le terme désigne par extension, en typographie numérique, l'ensemble des paramètres graphiques qui vont être définis pour donner sa forme au livre, indépendamment des éléments matériels de la fabrication comme papier, encre, colle, technologie d'impression...

8. *Cascading style sheets* (feuilles de style en cascade) : langage informatique servant à décrire la présentation des documents HTML ou XML, que d'aucuns considèrent comme le futur de la typographie numérique (y compris pour l'imprimé), en raison des possibilités en matière d'automatisation qu'offre la programmation. Certains comme Pixellence semblent même avoir déjà franchi le pas, mais visiblement bien trop tôt, à en juger notamment par ce que donne à voir *Anéantir*. Précisons au passage qu'un livre numérique au format EPUB ou MOBI, dont il sera brièvement question, est en quelque sorte un petit site Web compacté dans un fichier ZIP, soit un ensemble de fichiers au format HTML mis en forme avec le langage CSS, rendu ensuite à l'écran vaille que vaille par des logiciels de type navigateur, aux capacités très variables.

9. Je gage que, si ce n'est déjà le cas et que vous poursuivez la lecture de ces billets, les photos d'écrans de liseuse vous donneront bientôt la nausée.

10. Scribus est de ces logiciels le plus connu, mais ses performances en matière de composition typographique ne sont finalement pas très supérieures à celles d'un traitement de texte, ce qui le disqualifie pour mettre en pages un roman ou un essai, et le cantonne à la création de documents graphiques (couvertures, affiches, menus, cahier central de photographies...). Les logiciels de la famille $\text{T}_{\text{E}}\text{X}$, que j'utilise, sont bien plus performants s'agissant de typographie, mais ils nécessitent d'apprendre un, voire plusieurs langages informatiques (Plain $\text{T}_{\text{E}}\text{X}$, $\text{L}^{\text{A}}\text{T}_{\text{E}}\text{X}$, Con $\text{T}_{\text{E}}\text{X}$, Lua...).

11. Trop souvent à l'empagement douteux, qui plus est.

12. Ce qui revient ni plus ni moins à un renversement des valeurs, puisque c'est la typographie qui est censée servir le texte, non l'inverse. Et pourtant, la reformulation à des fins esthétiques est le genre de pratique douteuse dont se rendent coupables certains petits éditeurs, comme me l'a confié l'un d'entre eux qui met en pages lui-même ses livres avec son logiciel de traitement de texte, mais que par sympathie je ne nommerai pas: en dépit de certains choix malheureux, au moins est-il animé de la volonté de faire de son mieux, y compris pour la mise en pages, envers et contre Word.

13. Les raisons en seront expliquées par la suite.

14. Logiciel de PAO ayant grandement contribué à l'extension du domaine du graphiste au détriment de celui du typographe.

pires encore⁹! Du reste, si je devais résumer en une phrase ce désastre typographique qu'est le roman de Michel Houellebecq, je dirais qu'*Anéantir* se présente à peu près comme la succession d'écrans, couchés sur beau papier, d'un vulgaire EPUB médiocrement rendu par une tablette ou une grande liseuse en mode double page. Ce dont Gallimard n'aurait même pas voulu pour un Folio 2 €, le « fétichiste » du livre « objet de désir » Michel Houellebecq l'aurait donc validé?... Allons bon!

L'origine, à mon sens, de cette désensibilisation à la laideur est toujours plus ancienne que la Toile ou les livres numériques. Héritiers de la machine à écrire, les logiciels de traitement de texte nous ont habitués à écrire, à lire laid. Il va sans dire que ces programmes sont utiles pour rédiger et structurer un document; on n'en attendra guère davantage. Or, il est patent que certaines petites maisons d'édition mettent en pages leurs ouvrages avec Microsoft Word ou Writer de LibreOffice, à cause de contraintes économiques et de l'incapacité à utiliser des logiciels de PAO bien plus performants et pourtant gratuits¹⁰... Voilà qui est plus fréquent encore dans l'édition à compte d'auteur, pour des publications tout bonnement lamentables, indépendamment même de leur contenu. Les plateformes d'autoédition vont jusqu'à laisser les auteurs livrés à eux-mêmes en leur proposant d'utiliser des gabarits Word¹¹ comme si c'était là chose normale, sans seulement les mettre en garde contre les limites des traitements de texte en matière de PAO ni suggérer à ceux qui pourraient se l'offrir de plutôt faire appel à des professionnels; le client qui se croyait auteur n'est à leurs yeux qu'une vache à lait: ton livre sera moche, mais qu'importe, puisque selon toute probabilité il est nul... à la caisse! Or, soyons cyniques, un texte en réalité a d'autant plus cruellement besoin d'une bonne mise en pages qu'il est mauvais: soit, la typographie ne saurait à elle seule le rédimer, mais qu'au moins il ait cela pour lui... À l'inverse, un chef-d'œuvre, même desservi par ce sombre Word, restera un chef-d'œuvre — ce qui bien sûr ne devrait pas servir d'excuse aux éditeurs pour en négliger la mise en pages.

Quoi qu'il en soit, sauf à multiplier les interventions dans la rédaction même du texte pour remédier aux innombrables accidents typographiques qui ne manquent jamais d'advenir¹², il est tout bonnement impossible de produire un beau livre avec un logiciel de traitement de texte¹³. Ceux qui affirment ou laissent seulement entendre le contraire sont des incapables, ou des escrocs. Pour n'approcher que de très loin la qualité d'un ouvrage qu'avec un logiciel de PAO digne de ce nom il m'aura fallu moins de trois jours à mettre en pages en visant la perfection, plusieurs semaines d'un combat acharné contre les limites techniques de Word ou de Writer me seraient nécessaires. Or, même le dernier des tâcherons n'aura pas la moindre peine à faire mieux en quelques dizaines de minutes avec cet Adobe InDesign¹⁴ que pourtant il sous-exploite. La vérité, en somme, est que, face à nos propres écrits sur nos écrans d'ordinateur, un « Blanche » de Gallimard ou même le dernier des Flammarion ne nous semblent pas mériter de reproches

particuliers, tant effectivement nous voyons quotidiennement pire, et bien pire...

Le temps est venu d'un lavage oculaire. Assez bavassé, donc : dans le prochain billet, nous attaquerons la critique de la mise en pages d'*Anéantir*, en nous appuyant sur des illustrations qui devraient vous permettre d'y voir clair. D'ici là, je soumetts à votre regard (émoussillé ?) une double page du roman — il ne s'agit pas de la pire d'*Anéantir*, tant s'en faut, mais ces 58 lignes concentrent déjà à elles seules un bon nombre des problèmes du « beau-roman » mis en forme par Pixellence.

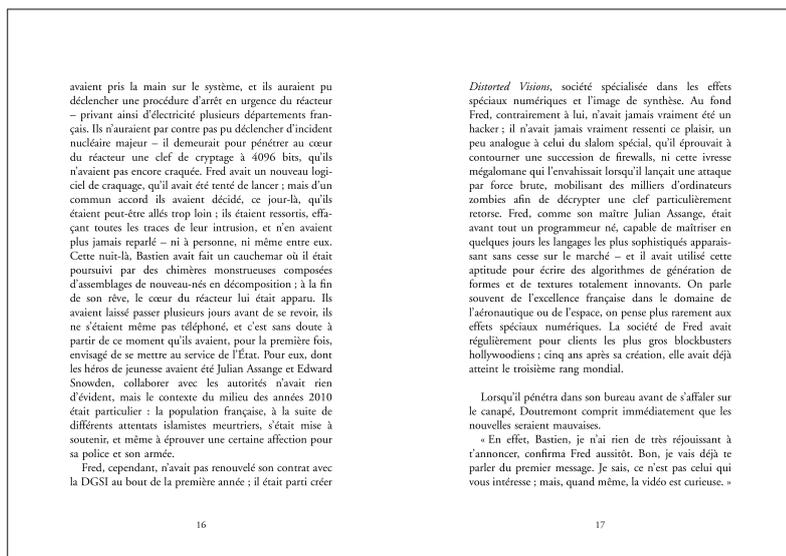


Fig. 1.1. – *Anéantir* de Michel Houellebecq, Paris, Flammarion, 2022, p. 16-17.